

Le Monde

22 Mars 1990

AU FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES DE CRÉTEIL

Les chroniques cubaines de Sara Gomez

Les réalisatrices latino-américaines sont à l'honneur au douzième Festival de films de femmes de Créteil. Une trentaine d'œuvres, documentaires, fictions et courts métrages, dressent un panorama non exhaustif d'un cinéma peu connu en Europe. Figure de proue, la réalisatrice cubaine Sara Gomez, avec sept de ses films.

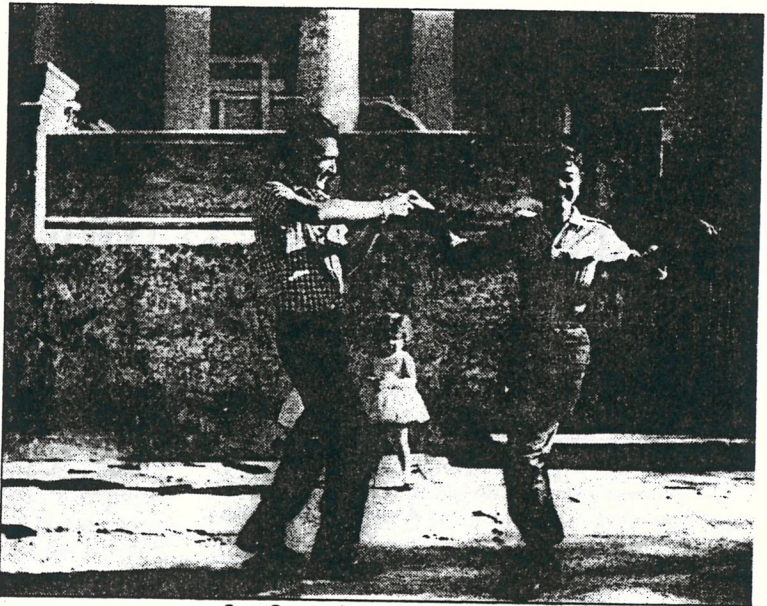
D'ELLE, on disait qu'elle était la langue la plus vipérine de Cuba. L'aura de Sara Gomez fut encore renforcée par sa mort précoce, en 1974, à trente et un ans.

Cet enfant de la révolution rejoint les rangs de l'ICAIC (Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographiques) en 1961, l'année du débarquement américain dans la baie des Cochons. Elle sera l'assistante de Tomas Gutierrez Alea, auteur d'un des plus drôles et des plus célèbres films cubains, *la Mort d'un bureaucrate* (1966). Près de dix ans plus tard, le maître terminera avec une sorte de déférence admirative le seul long métrage de fiction que son élève ait jamais tourné, *De cierta manera*, resté inachevé pour cause de mort subite (une crise d'asthme).

Sara Gomez était noire dans un pays où le mélange racial n'avait, et n'a toujours pas, effacé les différences de statut héritées des temps esclavagistes. Auditrice assidue des séminaires de l'ethnologue Fernando Ortiz, la jeune Sara jette un regard aigu sur les racines africaines de la société cubaine, à commencer par les siennes, celles de sa famille. Dès lors, à cause de leur subjectivité si forte, ses documentaires n'en sont plus tout à fait. Sans concession, ils se penchent sur une société qui s'est vu subitement assener une révolution attendue, mais où les mentalités — religion, machisme, préjugés raciaux — bougent à la vitesse d'une charrie. Sara Gomez s'aventure sur des terrains brûlants, vus comme des survivances du passé par les révolutionnaires de l'époque, une des plus dures de Cuba.

Guanabacoa : *Cronica de mi familia* (1966), petit film de 14 minutes, le troisième de la réalisatrice, fut interdit par la censure et resta inédit jusqu'à sa toute récente présentation à Beaubourg dans le cadre de la rétrospective du cinéma cubain (1). Sara y présente sa famille, en quelques photos de petites Noires en robes et rubans éclatants de blancheur, enluminées de croix et de Saintes Vierges, le tout accompagné de quelques interviews intimistes.

La jeune réalisatrice noire observe également le cinéma de son époque : le néoréalisme italien, le *cinema novo* brésilien, le « cinéma vérité » de Jean Rouch. Elle rencontre les Européens célèbres de passage à l'ICAIC : Joris Ivens, qui tourne en 1961 *Carnet de Viaje et Pueblo en armas*, Chris Marker (*Cuba Si*, 1961), Agnès Varda dont elle fut l'assistante pour *Salut les Cubains* (1962) [lire encadré ci-dessous]. Sara Gomez n'emprunte pas, elle prend. On le voit dans *Cronica de mi familia*, qui contient toute la thématique de ses films : la musique (tous les hommes de sa famille étaient musiciens, elle-même était destinée à l'être et étudia, plusieurs années durant, le piano au conservatoire de La Havane avant d'opérer sa reconversion cinématographique avec la



Sara Gomez danse le cha-cha-cha !

révolution) ; les racines multiples (au hasard des images qui parsèment l'interview de sa grand-mère : une Vierge, la statue d'Hemingway, une étoile juive sur une tombe, un rite vaudou) ; la compréhension profonde de ceux qui dérapent, telle cette cousine qui aime trop la bière pour avoir « *cherché à être libre et totalement noire* », et dont Sara avoue sans fausse pudeur qu'elle est sa préférée. Appréciation personnelle qui lui vaudra les foudres des censeurs, plus habitués alors au documentaire politique au service de la révolution qu'à l'introspection.

1968 marque le début d'une trilogie consacrée à l'île des Pins, rebaptisée île de la Jeunesse par le régime castriste. Là, quelques centaines de jeunes « sans toit ni loi » pratiquent l'art de l'agriculture et de la réadaptation sociale. En pleine « Année du Guérillero héroïque » (le *Journal du Che* en Bolivie paraît, préfacé par Fidel Castro), Sara Gomez tourne *En la otra isla*, qu'elle dédie à la journaliste et critique de cinéma française Michèle Firk, morte au Guatemala. Foin des barrières et des conventions : on y voit un ancien séminariste parler de sa foi, de la violence et du sexe, une gamine dont le père a été arrêté comme agent de la CIA, un fan de théâtre, un chanteur d'opéra noir, et l'on se demande si l'on est en train de rêver, si Cuba est bien fait de ce bois-là. Un style d'investigation à la première personne, où la réalisatrice apparaît au même plan que l'interviewé. Sara Gomez a tourné dix documentaires avant de mourir d'épuisement alors qu'elle terminait *De cierta manera*, où la fiction s'entremêle au réel.

Qu'y a-t-il de commun entre Sara, l'irrévérencieuse Cubaine, Marilou Mallet, l'exilée chilienne, ou l'acérbe Mexicaine Mathilde Landetta ? Des 600 films répertoriés, des 300 visionnés et des 30 retenus par Norma Guevara, chargée de la section des

Latino-Américaines du douzième Festival de films de femmes de Créteil et du Val-de-Marne, peut-on tirer des constantes d'une écriture cinématographique propre aux femmes, aux Sud-Américaines ?

On peut noter que la majorité des réalisatrices représentées à Créteil ont le regard embué par la pensée lorsqu'il s'agit de filmer la réalité, mais font preuve d'un solide sens pratique quand elles passent à la fiction. Et l'on voyage allègrement de l'un à l'autre avec le même étonnement, dans ce mélange de poésie, de violence, de sensualité et de rigueur qui définit l'Amérique latine.

VÉRONIQUE MORTAIGNE

(1) Sept films de Sara Gomez sont présentés à Créteil en collaboration avec le Festival du cinéma cubain de Beaubourg. A lire : *Le Cinéma cubain*, sous la direction de Paulo Antonio Paranaguá, Cinéma Pluriel, Editions du Centre Georges-Pompidou.

* Festival du film de femmes de Créteil et du Val-de-Marne, du 23 mars au 1^{er} avril, Maison des Arts, Créteil, tél. : 49-80-8.88

Le Monde

22 Mars 1990

Dans l'album d'Agnès Varda

Sara Gomez fut l'assistante d'Agnès Varda ; la réalisatrice de *Cléo de 5 à 7* parle de leur rencontre, et du Festival de Créteil.

« J'ai rencontré Sara Gomez lors de mon voyage à Cuba en 1962. Elle était une toute jeune documentariste de l'ICAIC. J'avais souhaité me rendre à Santiago-de-Cuba, dans le Sud. On m'a donné quelqu'un pour m'accompagner, par courtoisie, pour aller à la campagne, discuter avec les gens, rencontrer les paysans. J'ai vu arriver cette petite femme amusante, extrêmement vivante.

» A Santiago, nous avons dû un soir partager la même chambre, elle a eu une crise d'asthme très violente. Je lui massais les mains et les pieds comme je le faisais à ma fille quand elle était petite. Pour cette raison, peut-être, j'ai été particulièrement sensible à sa mort.

» J'étais allée à Cuba pour faire *Salut les Cubains*, un film de vingt minutes réalisé à partir d'environ quatre mille photos de Cuba. De retour à Paris, je les ai filmées selon le principe du banc-titre, et animées. Je voulais montrer, entre autres, les sources africaines, haïtiennes, françaises, catholiques de la musique cubaine. J'ai demandé à Sarita et à de jeunes auteurs, techniciens, opérateurs de l'ICAIC, de venir danser un cha-cha dans les rues d'un quartier très populaire. Sarita était en costume militaire, mais

d'une parfaite féminité. Sur tout cela régnait un mélange d'admiration pour Fidel et de liberté.

» Le Festival de Créteil a montré son efficacité. Il se trouve que les films réalisés par les femmes sont moins diffusés que ceux réalisés par des hommes – c'est une constatation statistique. J'ai personnellement les mêmes problèmes que Rivette, Rozier ou Rohmer à une certaine époque. C'est le cinéma d'auteur qui a des difficultés. Mais, comme dans toutes les situations de chômage, quand le travail manque, les femmes souffrent d'abord.

» Le Festival de Créteil est la vitrine d'un cinéma que l'on ne connaît pas, que l'on ne découvre ni à Cannes, ni à Venise, ni à Berlin. Il n'est pas plus artificiel, et ne constitue pas davantage un ghetto que les festivals du cinéma nordique ou américain. Dans le cinéma d'un pays, il y a autant de diversités, de constantes. On retrouve à Créteil une ambiance d'autrefois : échanges entre professionnels, libres débats.

» A Cuba, en 1962, les femmes avaient autant de chances que les hommes. Mais si l'on regarde l'histoire générale du cinéma dans l'île, Sara Gomez reste l'une des rares femmes réalisatrices. Je n'ai, personnellement, pas trop souffert de la misogynie : d'emblée, *Cléo de 5 à 7* a été reconnu, dès 1964, et m'a permis d'avancer. Ce n'est pas toujours le cas. »

V. M.

24 Mars 1990

ELLES

A l'ombre des bobines de femmes

Créteil accueille pour dix jours le Festival des films de femmes. Europe, Inde, Amérique, pays de l'Est (of course), toute la planète est de la revue: 186 films sélectionnés (fictions ou documentaires), autant de regards de femmes. Tour d'horizon de cette 12^e édition avec Jackie Buet et Elisabeth Thérard, fondatrices du festival.

LIBERATION.— Créteil, en 1990, qu'est-ce que c'est ?

J.B.— Un festival qui dresse le panorama du monde à travers le regard des femmes réalisatrices. Pour cette douzième édition, nous avons retenu 186 films, tous sujets (pas spécifiquement féminins) et tous genres confondus.

LIBERATION.— Quels sont les critères de sélection ?

E.T.— Le premier, donc, c'est d'avoir été réalisé par une femme (ou au moins une femme). En outre, pour figurer dans la compétition, un film doit dater de moins de deux ans et être inédit en France: cela pour favoriser les films qui n'ont pas encore d'acquéreur.

LIBERATION.— Donc, dans la compétition cette année ?

E.T.— Sur quelque 600 films visionnés, nous en avons retenu 54, dont 12 longs métrages de fiction. La soirée d'inauguration a été consacrée à *Crocodiles à Amsterdam*, une comédie d'Annette Apon: un genre de *Céline et Julie*, à la hollandaise, et plus du tout baba cool! Mais nous avons également des films aussi différents que *Une histoire de femmes*, de Peng Xiao Lian, qui vient de Chine populaire, et *Hearing Voices*, de Sharon Greytak: l'histoire d'une très belle femme mannequin, américaine, durement confrontée à la fois au regard des photographes et à celui des médecins (elle a un handicap physique dissimulé, un anus artificiel). Ou bien *Il y a d'autres fruits que les oranges*, d'après l'autobiographie de Janet Winston: comment une gamine élevée dans un

milieu bigot hystérique, à force d'entendre chanter l'amour du prochain, jette le scandale dans la communauté en proclamant sa passion pour une camarade en pleine église!

LIBERATION.— Et les sections parallèles ?

J.B.— Cette année nous en avons cinq: *Réalisatrices latino-américaines*, *l'Avenir métis*, *Vent d'Est*, et un hommage à Louise Weiss cinéaste complété par une section *Femmes grands reporters*. Le tout donnant lieu à diverses soirées, débats et rencontres.

LIBERATION.— Vous avez lancé ce festival en 1979, à Sceaux, en manière de relais des expériences des militantes féministes des années 74-75 ?

J.B.— Oui et non. Il y avait déjà eu des festivals montés par les militantes, effectivement. Et Agnès Varda, notamment, aime bien raconter comment ces premières manifestations étaient ouvertes (et réservées) à toutes les femmes: l'idée de sélection en était honnie!

Nous, en revanche, nous avons voulu faire œuvre de professionnelles de l'action culturelle: en nous montrant exigeantes sur la qualité et l'originalité des films; en ouvrant le festival à un public mixte, et en essayant de le «brancher» sur des débouchés commerciaux.

J.B.— Au départ, nous n'avions pas du tout réalisé ce dans quoi nous nous lançons. Dans notre idée, les films de femmes avaient besoin d'un coup de pouce, mais sans plus. Un problème de lancement, en quelque sorte: il avait fallu «découvrir» Fassbinder, ou Herzog, et il fallait les «découvrir» aussi...

LIBERATION.— Et en pratique, le festival n'a fait que grandir ?

E.T.— De 3000 spectateurs en 1979 nous sommes passés à 35000 en 1989! A Sceaux, ce n'était qu'une action parmi l'ensemble de celles qui nous incombaient dans le cadre du Centre culturel. Il nous fallait un lieu spécifique et des moyens élargis. C'est ainsi que nous avons investi Créteil, en 1985.

LIBERATION.— Bilan de ces douze ans ?

J.B.— Nous avons aidé à découvrir Helma Sanders (en présentant *Allemagne mère blafarde*, alors que le film avait été refusé dans tous les festivals), Léa Pool, Ulrike Ottinger... Montré l'ensemble de l'œuvre de Mai Zetterling... Re-révéla Ida Lupino, Dorothy Arzner, Lois Weber...

On a vu qu'il y a autant de types de films que de femmes. Mais certaines constantes se dégagent: les femmes font rarement l'apologie des héros dominants, elles sont moins portées à recon-



Jackie Buet et Elisabeth Thérard (en noir).

duire les stéréotypes usuels, aussi. D'ailleurs, il y a très peu de femmes à faire du cinéma commercial: très peu à qui l'on «passe commande» d'un film! En fait, leur cinéma est presque entièrement un cinéma d'auteur. Réalisé dans des conditions difficiles, en général...

J.B.— C'est ce qui explique que les films que nous présentons sont presque toujours des premiers films. Rares sont celles qui arrivent à passer le cap du deuxième ou du troisième film. Si bien qu'il y a très peu de femmes qui réussissent à construire une «œuvre».

LIBERATION.— C'est un constat général encore aggravé par certaines cultures...

J.B.— Plutôt, oui! Finalement on s'aperçoit que, pour que les femmes arrivent à percer un peu dans un pays, il faut au moins deux conditions: qu'il ait une production cinématographique importante, et depuis longtemps, et... que le statut des femmes n'y soit pas trop écrasé. L'Afrique est un continent où les réalisatrices n'ont pratiquement pas droit à l'existence. Le Japon, l'Inde sont des terrains très durs. Cette année, nous avons deux titres indiens (un documentaire, *les Yeux de pierre*, de Nilita Vachani, qui a été l'assistante de Mira Nair, et une comédie musicale, de Patil Arunaraje): un cru exceptionnel!

E.T.— Venant du Japon, nous avons *les Sœurs de la guerre*, un formidable documentaire de Noriko Sekigushi sur les bordels que l'armée japonaise avait

montés pendant la guerre, pour les militaires, en réquisitionnant des femmes coréennes, notamment, dans les îles: elle a eu un mal de chien à établir ça, parce que c'est à la fois de notoriété quasi publique et en même temps soigneusement occulté sur le plan des déclarations officielles. A Londres (bonne adresse pour les réalisatrices hors normes), nous avons trouvé *Mange ton kimono*, un docu sur une chanteuse populaire mi-Dalida, mi-Zouc!

LIBERATION.— Et comment avez-vous réussi à dénicher trente films de femmes en Amérique latine, où la production est en train de sombrer ?

J.B.— Il s'agit d'une rétrospective qui s'étend sur presque quarante ans puisqu'il est le film le plus ancien date de 1953! C'est le *Trotacalles* (un mélo sur la prostitution), de Matilde Lendeta, cette Mexicaine dont nous avions déjà présenté deux films l'année dernière. Sa filmographie, en tant que réalisatrice, s'est arrêtée à ces trois longs métrages, bloquée par le machisme local. Nous rendons aussi hommage à Sara Gomez, la grande documentaliste cubaine (*De cierta manera*). Nous présentons *Araya* de Margot Benacerraf, un docu célèbre de 1958 sur les carrières de sel vénézuéliennes, *Macu la femme du policier*, un long métrage de 1986 de Solveig Hoo-gesteijn (inspiré d'un fait divers réel, il pose le problème des mariages pré-coces), *Amour, femmes et fleurs*, de

Marta Rodriguez et Jorge Silva, documentaire de 1989 qui retrace chaîne de distribution des œillets (Colombie: la dissection d'un trust et un très bon exemple de regard politique sur l'exploitation féminine. Sans oublier *hora da estrela*, de Suzana Amaral l'histoire, primée à Berlin en 1986, d'amours de deux prolos brésiliers d'après un roman de Clarisse Lispecte.

E.T.— Suzana Amaral, c'est encore un cas typique: elle a réalisé ce premier film à cinquante-huit ans. Auparavant elle a passé sa vie à faire neuf enfants à les élever, avant de décider d'apprendre le cinéma.

LIBERATION.— Et *l'Avenir métis* J.B.— C'est un thème qui est en train de devenir universel dans les sociétés modernes, mais, là-dessus, nous avons trouvé beaucoup plus de choses aux Etats-Unis et au Canada qu'en France *Milk and Honey*, de Rebecca Yates, par exemple, retrace l'expérience d'une Jamaïcaine qui vient servir de nurse dans une famille de Blancs, mais sans avoir droit, de par les lois canadiennes, à faire venir son propre enfant. C'est interprété par Josette Simon, une actrice anglaise (membre de la Royal Shakespeare Company) d'origine antillaise.

LIBERATION.— *Vent d'Est*, c'est un branchement sur l'actualité politique

J.B.— Et une espèce de revanche nous avons réussi à constituer un panorama d'environ 20 réalisatrices, couvrant même les républiques d'Asie centrale (Ouzbékistan, Tadjikistan), auxquelles nous n'avions jamais pu accéder jusqu'à présent. A l'Est, quand ils voulaient pas nous montrer les copies. Ne serait-ce que les Muratova: il m'a bien fallu cinq ans de siège pour les obtenir, en 1987!

LIBERATION.— Mais, cette année le *Syndrome asthénique*, vous l'avez...

J.B.— Il est présenté lundi, en clou de la compétition, oui. A côté, nous avons aussi *Une rencontre volée*, d'une Estonienne, Leida Laius. Un film fort, sur les tentatives d'une marginale pour reprendre son fils, confié à un coup d'adoption. De Pologne, nous présentons *la Dernière Sonnerie*, le deuxième film de Magdalena Lazarkiewicz, la sœur d'Agnieszka Holland. Un très beau film bulgare, également: *la Voisin* d'Adela Peeva (l'adultère en milieu rural, mi-ouvrier, et l'intolérance qu'il suscite). Sans compter un film roumain qui nous est arrivé à la dernière minute *l'Auberge entre les collines*, de Christina Nicolae.

Propos recueillis par Ange-Dominique BOUZE
Maison des Arts, Créteil, 49.80.18.88.

04 Mai 1990

CRETEIL/FEMMES

Porteuses d'histoire

Luce Vigo

Chaque année, le Festival international de films de femmes propose à ses publics un tel éventail de films, qu'ils sont amenés à choisir. Je dis bien ses publics (mais ai-je raison ?), tant les spectateurs sont nombreux (37 000) et divers — les femmes sont majoritaires, venues de partout, de l'Île-de-France, de province, de l'étranger, chacun/chacune avec ses motivations qui le/la conduisent à suivre plutôt les films en compétition (long métrage fiction, long métrage documentaire, court métrage) ou bien des sections plus particulièrement ouvertes sur une partie du monde à découvrir, par le biais du cinéma : pour cette douzième édition, le festival nous conviait à la rencontre des cinéastes latino-américaines, des femmes grands reporters, de deux cinéastes britanniques des années 50, Muriel Box et Wendy Toye, de réalisatrices soviétiques poussées jusqu'à nous par le « vent d'Est ». Et pour la première fois le jeune public, formé principalement de lycéens du Val-de-Marne, pouvait suivre une section qui lui était plus particulièrement destinée, *Graine de cinéphage*, et primer leur film préféré.

Trois lieux d'accueil et de rencontres pour ce festival foisonnant : la Maison des Arts de Créteil, et deux cinémas d'art et d'essai réputés pour leur travail continu de défense des auteurs auprès d'un public de plus en plus concerné : la Lucarne et les cinémas du Palais, ces derniers présentant un panorama des films de cinéastes françaises déjà distribués.

Demain les hommes ?

Elisabeth Kapnist, dont le film *Trilogie* a été primé par le public comme meilleur court métrage français, pense que « *les films faits par les femmes sont aujourd'hui reconnus par le milieu cinématographique* » et qu'elle « *n'a pas l'impression d'avoir plus de difficultés — ni plus ni moins — qu'un homme à faire des films. Mais, ajoute-t-elle, je crois que le festival du film de femmes avait vraiment des raisons d'exister il y a douze ans, et je veux rendre hommage à ses deux organisatrices, Elisabeth Trehard et Jackie Buet, pour le travail de recherche qu'elles font par rapport à des cinéastes peu connues et pourtant remarquables, comme Wendy Toye, Muriel Box, Louise Weiss. Sans doute, aussi, pour des cinéastes d'Amérique latine, de l'Iran, des pays du tiers monde, c'est bien qu'il y ait un vrai désir de montrer leurs films, de leur faire rencontrer un public. J'ai été très contente que Trilogie soit sélectionné car je sais que c'est vraiment une manifestation de qualité suivie par un public nombreux, venu aussi et de province et de l'étranger. Mais, et je l'ai dit assez ouvertement, après douze ans d'existence, ouvrons les portes aux hommes, aux films d'hommes qui rendent hommage aux femmes : Georges Cukor, François Truffaut, Robert Rossellini ont su merveilleusement filmer les femmes parce qu'ils les aimaient. Malheureusement, je ne cite que des cinéastes qui sont morts, car aujourd'hui, les hommes font plutôt des films d'hommes, dont les héros sont des hommes et les femmes des faire-valoir : elles ne sont plus des entités, des êtres qui existent, porteuses de l'histoire.* »

Adela Peeva est une cinéaste bulgare, connue dans son pays pour ses films documentaires, dont l'un sur le doping dans le

monde sportif fut interdit pendant huit ans. Son premier film de fiction, *la Voisine* fut présenté en compétition. S'il ne fut pas primé, les spectateurs l'accueillirent avec enthousiasme. Il faut dire que c'est un des films les plus intéressants que nous ayons découverts dans ce 12^e festival dont le jury couronna le très beau *Mémoires d'un fleuve* de Judith Elek (voir le compte rendu sur le festival de Budapest, *Révolution* n° 522). *La Voisine* est moins une histoire d'amour qu'un regard sur les mentalités rurales dans le monde d'aujourd'hui, telles qu'elles apparaissent aux prises avec des valeurs anciennes, et les nouvelles. Le film s'ouvre et se termine sur une fête qui réunit tout un village du sud de la Bulgarie, la première pour fêter la construction d'une nouvelle maison, la deuxième est un repas de noce. Entre les deux fêtes, le village a été bouleversé par la venue d'investisseurs allemands dans une conserverie de fruits, et une panne malencontreuse d'électricité pendant leur visite fait naître une folle histoire d'amour entre une jeune ouvrière et le contremaître, tous deux mariés et voisins dans une rue du village. La musique joue un grand rôle dans cette aventure à laquelle participe chaque habitant du village. Adela Peeva se sert admirablement bien de son talent de documentariste pour donner vie aux personnages et aux lieux. *La Voisine* a remporté un immense succès en Bulgarie, « *mais, dit Adela Peeva, si les femmes, chez nous, sont émancipées depuis longtemps puisqu'elles peuvent aussi bien faire des films que conduire des tracteurs, il y a encore une bataille à mener pour que les mentalités changent en profondeur* ». ■

F I L M S D E F E M M E S

LE FESTIVAL DES ANNÉES 90

Le 12^e Festival international de Films de Femmes se tient à Créteil du 23 mars au 1^{er} avril : rendez-vous à la MAC, aux Cinémas du Palais et à la Lucarne. Pour l'occasion, les rues seront transformées en une expo géante d'arts plastiques.

Sa réputation n'est plus à faire : le Festival international de Films de Femmes a conquis un public nombreux, tous cinéphiles confondus...

Près de 35 000 spectateurs et une quarantaine de réalisatrices internationales se déplacent désormais pour suivre l'événement : 160 films et plus de 300 projections en dix jours.

Pour sa 12^e édition, le Festival va encore surprendre par sa vitalité avec notamment de nouvelles sections comme « Graine de cinéphage » consacrée au jeune public ou encore « Femmes reporters et grands reporters » dédiée aux journalistes. « Vent d'Est » permettra d'avoir un regard sur un cinéma soviétique en plein essor. Vous pourrez aussi découvrir les œuvres des réalisatrices latino-américaines, une production très « british » des années 50 avec Muriel Box et Wendy Toye, ainsi qu'un panorama des meilleurs films sortis en 89.

Côté compétition, soixante films seront en lice. Inédits en France et réalisés depuis moins de deux ans, ils représenteront plus de trente pays. Trente longs métrages — documentaires et fictions — et autant de courts métrages se disputeront âprement les différents prix.

Au carrefour des nations et des cultures

Cette année, un thème va fédérer l'ensemble des documents qui seront visionnés : *l'Avenir Mérité*. Fidèle à sa tradition, le Festival de Films de Femmes favorise les rencontres pluriculturelles au-delà des frontières sociales ou raciales pour créer un événement qui soit à la fois une grande fête et un hommage au cinéma.

Pourquoi *l'Avenir mérité* ? « C'est une réflexion entamée depuis trois ans à travers des sections consacrées en 1988 aux Femmes dans le monde arabe, en 1989 aux Images de femmes noires, explique Jackie Buet, organisatrice du Festival avec

Elisabeth Tréhard. Ce sera en 1990 la programmation de quelques soirées reprenant ces thèmes et l'exploration d'un continent en effervescence : l'Amérique latine. »

Le Festival est en ville

Événement attendu dans le monde du cinéma, le Festival a également su s'intégrer à sa ville d'accueil et tisser des liens avec tous les intéressés. C'est ainsi que les Cinémas du Palais et la Lucarne sont devenus deux piliers incontournables de ce marathon cinématographique.

Par ailleurs, pour l'édition 1990, des

artistes s'associent au mouvement et vont relier entre eux les trois « points cardinaux » du Festival. Cette année, les rues et les quartiers vont vivre aux couleurs du Festival (voir encadré).

Pour ce qui est de l'hébergement, le MJC Village a organisé un réseau d'accueil à domicile chez les Cristoliens, à la manière du « bed and breakfast » anglais. Chaque année, les organisatrices trouvent de nouveaux partenaires à Créteil, qui contribuent tous au succès grandissant de cet événement.

Professionnelles jusqu'au bout des ongles, les femmes et leur cinéma n'ont pas fini de nous étonner.

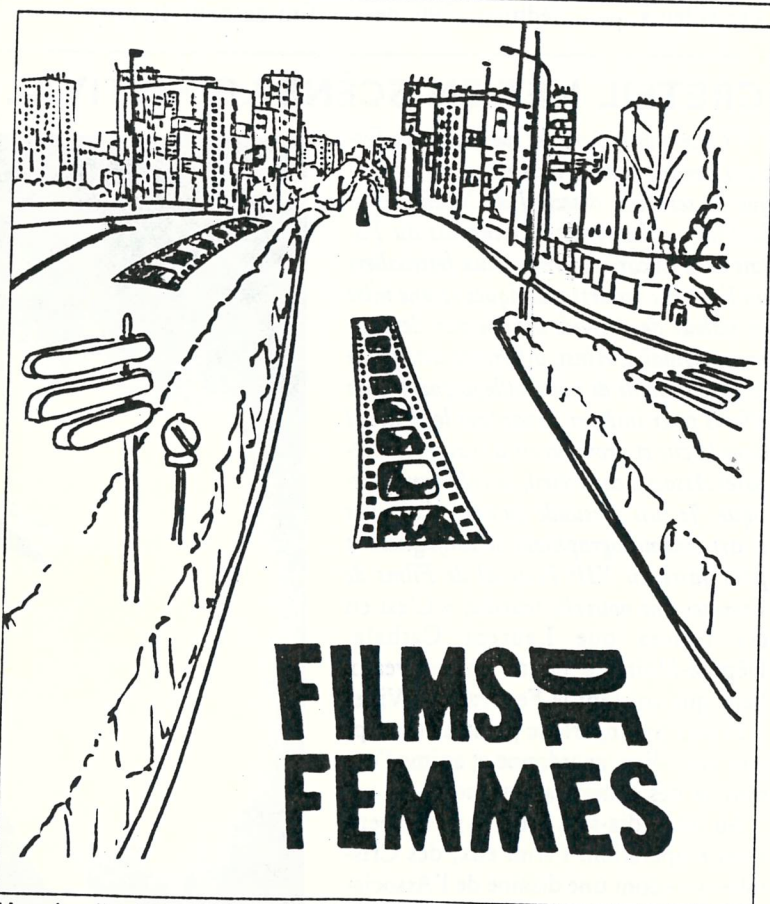
CRÉTEIL MET EN SCÈNE LE FESTIVAL

« Cette année, l'une des spécificités du Festival tiendra dans la mise en valeur artistique de ses lieux d'accueil à Créteil : ainsi la Maison des Arts, les Cinémas du Palais et la Lucarne offriront aux festivaliers un lien avec les arts plastiques et une mise en valeur de l'espace urbain par des œuvres originales. Ainsi, différents acteurs de la vie culturelle de notre ville joignent leurs efforts pour intégrer davantage le Festival dans la cité et promouvoir à travers les Artistes Associés de Créteil, la création artistique. Je suis persuadé qu'arts plastiques et art cinématographique se conjugueront pour faire du XII^e Festival de Films de Femmes une nouvelle réussite. » C'est en ces termes que Laurent Cathala, Député-Maire, a défini les nouveaux liens qui unissent le Festival à la Ville.

Frantz Spath, artiste peintre et sculpteur cristolien, coordonne et anime l'ensemble des projets artistiques.

Au total, dix-sept artistes participent à cette opération. Parmi eux, des Cristoliens — dont une dizaine de l'Association des Artistes de Créteil (AAC) — mais également des créateurs étrangers qui représentent notamment l'Amérique latine. Difficile ici de dévoiler tous les





Une signalisation artistique signée Michel Barbé permettra aux festivaliers de rejoindre les différents lieux de projection.

projets qui s'afficheront dans Créteil... mais — en avant-première — sachez que les rues seront peintes par l'artiste cristolien Michel Barbé. L'extérieur de la MAC n'échappera pas davantage à la déferlante artistique qui va s'emparer de la ville : une jeune photographe, Valérie Caillon, a décidé d'en faire le support de son exposition géante... Ajoutez à cela sculptures, signaux spatiaux, projections lumineuses et bannières en tous genres pour avoir une petite idée du visage qu'offrira Créteil pendant toute la durée du Festival.

Œuvres éphémères en majorité, certaines reprennent le thème du cinéma, ou de l'*Avenir métis* alors que d'autres sont d'inspiration totalement libre.

Le ton est donné ; durant ces dix jours de Festival, Créteil s'ouvrira à toutes les formes d'art, fidèle à son image : celle d'une ville résolument artistique...

Les dix-sept artistes participant aux projets : Dominique Arvaud, Michel Barbé, Valérie Caillon, Asdrubal Colmanerez, Carlos Cruz-Diez, Marina Fortunatovic, Marlène Hernandez-Moron, Béatrice Koster, Anniki Luukela, Juan Michelangeli, Jean-Luc Moreau, Evelyne Naville, Michel Parys, Pattou, Cristina Rueda, Frantz Spath et Benoît Tranchant.



LES RENCONTRES DU FESTIVAL



Milk and Honey de Rebecca Yales : l'un des 60 films en compétition. En marge de ce concours, le Festival propose beaucoup d'autres rendez-vous avec ses six sections.

RENDEZ-VOUS :

Les temps forts

A la MAC :

- 23 mars à 21 h : soirée d'ouverture en présence de Kira Mouratova pour la projection de son dernier long métrage.
- 24 mars à 21 h : soirée british avec Muriel Box et Wendy Toye.
- 27 mars à 21 h : soirée latino-américaine.
- 30 mars à 21 h : soirée-débat : l'Avenir métis.
- 31 mars à 21 h : soirée consacrée aux femmes reporters.
- 1^{er} avril à 14 h : remise des prix en présence de toutes les réalisatrices.

DÉCOUVERTE :

Vent d'Est

A la MAC :

Vous l'aurez remarqué, un fort « Vent d'Est » gagne le cinéma actuellement.

Devant les propositions qui se sont multipliées du côté des républiques soviétiques, le Festival a créé une section information qui rassemblera hors compétition douze films venus de Sibérie, de Lettonie, du Kazakstan, d'Ousbékistan et du Tadjikistan. Films de fiction et documentaires seront proposés en présence de nombreuses réalisatrices soviétiques.

LES CINÉASTES

LATINO-AMÉRICAINES :

Un regard politique

A la MAC et à la Lucarne :

Cette année, le Festival de Films de Femmes rend hommage aux cinéastes latino-américaines en présentant un panorama exceptionnel mais non exhaustif qui couvrira plus de quinze pays et présentera une vingtaine de films. Cette section permettra de porter un regard

particulier sur ce continent. Ce sera aussi l'occasion de découvrir le « métissage » de l'Amérique latine à travers des longs et courts métrages, documentaires ou films d'animation.

Seront présentes pour leur œuvre des pionnières du cinéma latino-américain mais aussi de jeunes réalisatrices dont les films restent encore à découvrir.

LES FEMMES REPORTERS ET GRANDS REPORTERS :

Depuis Tatyana et Louise Weiss...

A la MAC :

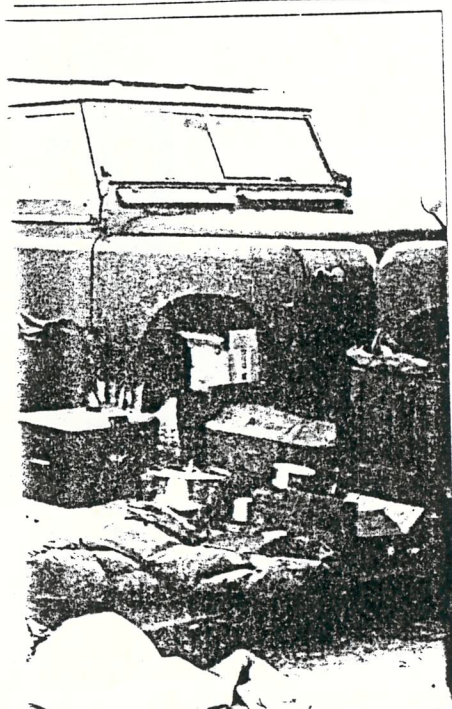
Les premières étaient considérées comme des phénomènes : Tatyana, en 1933, rapporte de Chine d'étonnantes images... Louise Weiss parcourt le monde de 1950 à 1975 pour comprendre les origines des civilisations.

Aujourd'hui, elles sont nombreuses à faire leur métier dans des circonstances souvent dangereuses. Le Festival a voulu faire connaître ces femmes reporters qui se rendent sur le terrain et s'emparent d'une actualité souvent violente, politique, voire guerrière. Ce sera l'occasion de discuter avec elles de leur métier, de leurs interrogations sur les sujets qu'elles traitent, de leur conception de l'information et du rôle de l'image.





Les deux « british » du Festival.



Le monde de 1950 à 1975.

ENTHOUSIASMES
ET DÉCOUVERTES :

Muriel Box et Wendy Toye, deux « British »

A la Lucarne :

Muriel Box et Wendy Toye, deux réalisatrices très british : toutes deux ont fait rire l'Angleterre des années cinquante. Leurs films constituent non seulement un témoignage précieux sur le cinéma

NOUVEAU :

Graine de cinéphage

A la MAC et à la Lucarne :

En collaboration avec les lycées de Créteil et du Val-de-Marne, le Festival propose une sélection de films spéciale Jeune public. Elle permettra aux enfants et aux adolescents de découvrir la vie quotidienne des jeunes de pays qu'ils connaissent peu ou de façon superficielle.



Gaudiopolis d'Erika Szauto (Hongrie) : l'une des sélections de « Graine de Cinéphage ».

d'outre-Manche de cette époque, mais aussi un fascinant document sur l'Angleterre d'après-guerre et en particulier sur la rigidité de ses classes sociales et le puritanisme de ses mœurs.

À VOIR OU À REVOIR :

Le panorama

Aux Cinémas du Palais :

A l'affiche, une sélection de quinze films choisis parmi les meilleures réalisations françaises et étrangères distribuées en France dans le courant de l'année 1989. Des œuvres originales qui sont souvent restées peu de temps à l'écran ou qui n'ont jamais été distribuées en province. Grâce à ce « Panorama », un large public aura enfin la possibilité de voir ou de revoir *Peaux de vaches* de Patricia Mazuy, *Sweetie* de Jane Campion, *Une saison blanche et sèche* d'Euzhan Palcy... Autour des projections, seront organisées des rencontres avec les réalisatrices et leurs équipes.

Quel que soit leur âge, les jeunes pourront venir, accompagnés ou non, les mercredi, samedi et dimanche après-midi. Les jours de semaine, les enseignants viendront avec leur classe. Des débats suivront les projections.

Un prix du Jeune public sera organisé dans le cadre du Festival.

Tarifs : 12 F (moins de 18 ans) ; 30 F abonnement de trois films.

Demandez le programme

Vous pouvez recevoir le programme complet du Festival en écrivant au bureau du Festival : Maison des Arts, place Salvador Allende. 94 000 Créteil. Tél. 49.80.38.98.

Une grille horaire sera disponible à partir du 19 mars dans les lieux de projections du Festival où vous pourrez également vous procurer un catalogue complet.

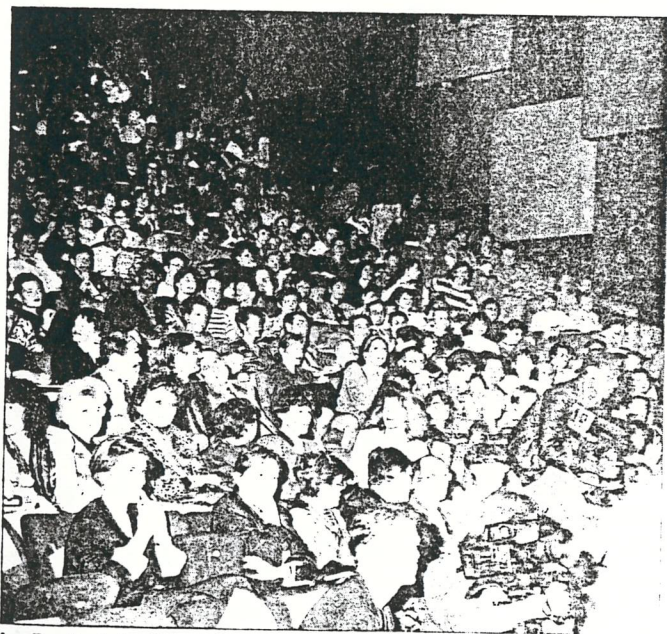
Le Festival à l'heure du palmarès

Le 1^{er} avril dernier, la séance de clôture du XII^e Festival de Films de Femmes a été l'occasion de remettre les prix aux différentes réalisatrices venues du monde entier pour participer à cet événement.

A l'issue des dix jours de projection qui ont permis de découvrir plus de 180 films, le jury et le public avaient fait leur choix.

soviétique de Raisa Yernazarova a obtenu quant à lui le premier prix de l'AFJ (Association des Femmes Journalistes).

Enfin, *Jeux d'enfants d'âge scolaire*, de la réalisatrice soviétique Leida Laius, a remporté le prix du jury pour la section Graine de cinéphage, introduite pour la première année dans le festival et consacrée au jeune public.



Le Festival de Films de Femmes : un succès confirmé.

Le prix du jury est revenu au film *Mémoires d'un fleuve* (franco-hongrois) de Judit Elek et une mention spéciale a été attribuée à *Syndrome asthénique* de Kira Mouratova (URSS).

Il y a d'autres fruits que les oranges, film de Beeban Kidron (G.B.) s'est vu décerner le prix du public, qui a aussi accordé une mention spéciale à un documentaire anglais *Mange ton kimono* réalisé par la société Twentieth Century Vixen.

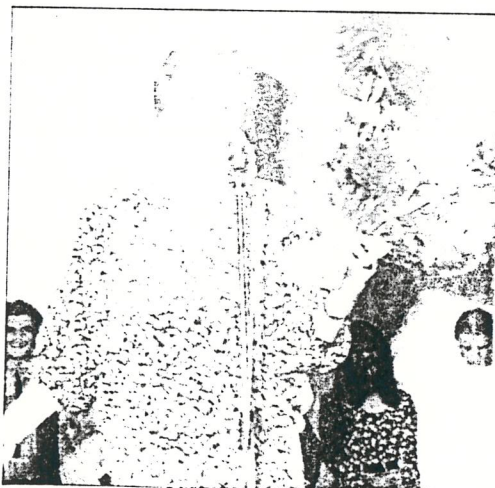
Le Berceau, documentaire



Judit Elek a reçu le prix du jury pour *Mémoires d'un fleuve*.



Christian Fournier a décerné le prix du Public à Beeban Kidron.



Leida Laius, Josette Simon (prix d'interprétation) et Raisa Yernazarova ont également reçu des prix dans différentes catégories.

LA CROIX

29 Mars 1990

LE FESTIVAL DE CRÉTEIL

AMÉRIQUE LATINE, LE TEMPS DES FEMMES

*Être femme cinéaste en Amérique latine : un des thèmes de Créteil
qui confirme que la politique n'est jamais loin*

Dès les grandes heures d'Hollywood, la vogue du cinéma gagne l'Amérique latine, le Mexique et l'Argentine surtout. Dans sa section « Être femme et cinéaste en Amérique latine », le Festival de films de femmes de Créteil rappelle comment avant les années 20, les femmes s'y sont mises. De grandes actrices se distinguent, dont la star mexicaine Mimi Derba qui, non contente de ses succès de vedette, écrit pour le cinéma, coproduit, réalise.

Il est difficile de recenser ces pionnières ou de les situer dans une chronologie. Quelques-unes pourtant passent à la postérité. Mimi Derba, justement, mais encore pour le Mexique, Prudence Griffel, Adela Sequero et la célèbre duchesse Olga qui participa comme productrice ou scénariste à une dizaine de films pendant les années 30. En Argentine, pour les années 20, Emilia Saleny. Pour les années 50, au Brésil, Carmen Santos, *L'Étoile absolue* selon Jorge Amado. À la même époque, Matilde Landeta au Mexique, Margot Benacerraf au Venezuela.

Sarah Gomez, enfin, la Cubaine noire (1943-1974), à qui le Festival rend hommage, inaugure, avec son premier court métrage, en 1962, une manière de filmer davantage tournée vers l'enquête ou la recherche anthropologique ou sociologique que vers la fiction. Agnès Varda est venue à Créteil saluer la mémoire de son ancienne collaboratrice et son cinéma lié à la conjoncture politique



Y Terremos Sabor de la Cubaine Sarah Gomez, à qui Créteil rend hommage. (Photo DR.)

et institutionnelle sans rapport avec l'agitation politique et qui a fait école. Bon nombre des films latino-américains récents, présentés par ce 12^e Festival de Créteil, répondent à des préoccupations proches de celles de Sarah Gomez.

Le Temps des femmes, de Monica Vasquez (Équateur), synthétise assez bien une situation fréquemment évoquée et plus ou moins développée par les femmes : les hommes émigrent aux États-Unis. Au pays, les femmes s'organisent, assurant non seulement la subsistance quotidienne et l'éducation des enfants, mais également la gestion et l'organisation de la vie sociale : administration, crèches, polycliniques, etc., dans l'attente hypothétique des maris et des pères qui ne reviennent souvent jamais. Dans la thématique des femmes latino-américaines, la lutte au quotidien est inséparable de la nos-

tagie de l'absence, du déchirement familial, des révolutions, des disparitions, des états de pauvreté et de violence, de racisme, de machisme, d'analphabétisme auxquels se trouvent confrontées les populations.

Sarah Gomez a légué à ce jeune cinéma féminin latino-américain une disposition à aborder les difficultés dans leur globalité en s'efforçant à une large compréhension des faits sociaux et politiques, plus culturelle qu'idéologique, sans indulgence pour les conformismes, disponible aussi bien à l'étude de l'héritage africain et colonial qu'aux difficultés modernes. En toute féminité, mais au-delà de tout féminisme, elles tentent de donner de la réalité de leurs pays respectifs une vision intériorisée, sans complaisance.

Jeanine BARON

● Créteil, Maison des arts. Jusqu'au 1^{er} avril (49.80.18.88).

Nadia Popova ou le syndrome de la productrice

Enfin, le rêve d'enfance est arrivé : Nadia Popova est venue à Paris, invitée par le Festival des films de femmes de Créteil. Le voyage sera bref. Mais elle rentrera en URSS pour offrir à Kira Mouratova, retenue pour raison de santé, le prix spécial du Jury que vient de lui décerner le festival pour *Le Syndrome asthénique*, déjà primé à Berlin. Pour le « génie » de Kira, Nadia a abandonné

Mouratova de répondre à l'invitation du Festival de Berlin. Pour la première fois, un film a franchi la frontière sans intervention officielle, grâce au studio d'Odessa qui l'a racheté à l'administration et grâce à certaines aides dont celle de la Lituanie qui a offert le sous-titrage. Après la RFA et la France, l'Amérique l'attend. À peine rentrée en URSS, Nadia Popova s'envolera à nouveau pour New York, San Francisco, Los Angeles, Montréal.

Exigeante

et passionnée, elle redoute le « danger de commercialisation » qui menace la création artistique

donné, depuis 1981, toute velléité de mise en scène. Elle préfère produire les chefs-d'œuvre de son amie plutôt que de réaliser ses propres films qui n'atteindraient pas, prétend-elle, l'importance artistique du *Syndrome* ou des *Longs Adieux*, tous deux très mal accueillis en URSS.

Là-bas, *Le Syndrome asthénique* ne sera vu que dans les ciné-clubs ou les moins de 16 ans ne seront pas admis. Les apparatchiks ont voulu, en vain, le censurer pour abus de « gros mots ». Alors que depuis la perestroïka, ils n'ont interdit aucune sortie, ils ont tenté d'empêcher Kira

concours d'entrée à l'Institut théâtral de Moscou, en 1970, le concierge repère sa haute taille (1,73 m) et sa maigreur et l'apostrophe : « Espèce de grande perche, toi aussi tu veux devenir actrice ? Es-tu folle ou quoi ? » Mais le pouvoir des apparatchiks, cette fois, ne peut l'attendre. Elle résiste, se remplit, commence une carrière. On lui propose le rôle de lady Macbeth qu'elle interprète en s'interrogeant sur elle-même. « Moi,

Nadia Popova, pourrais-je tuer et dans quelles conditions ? » La réponse sera celle de lady Macbeth : « Oui, si mon enfant est menacé. » L'impression est si forte que ce personnage provoque un tournant dans sa vie. Toute rancune et tout esprit de vengeance s'effacent devant la conviction qu'elle ne pourra plus jamais faire de mal, même à ceux qui pourraient lui en faire.

Disciple de Stanislavski et de Vakhtangov, les « deux maîtres » du théâtre russe, elle doit sa chance à Leonid Volkov qui, toute cérébrale qu'elle était, lui a révélé une affectivité qui lui a permis d'aborder différemment le théâtre. Elle ne voulait pas devenir comédienne. La mise en

scène surtout l'intéressait. Mais pour mieux l'approfondir, elle est passée par l'école des actrices. Exigeante et passionnée, elle redoute le « danger de commercialisation » qui menace la création artistique jusqu'ici dotée de fonds publics, livrée désormais à la concurrence capitaliste. Producteur délégué dans le système soviétique, c'est-à-dire responsable, au studio d'Odessa, des aspects administratifs, financiers et artistiques de la réalisation, elle ne craint rien pour Kira : « Maintenant que son nom est connu, les devises rentrent. »

Nadia Popova n'en a pas moins le souci de préparer l'avenir. Peut-être ouvrira-t-elle bientôt son propre studio dans lequel elle pourrait tourner plusieurs films à la fois. Les films de Kira Mouratova naturellement, ainsi que deux ou trois films commerciaux qui lui permettraient de financer un film d'un jeune inconnu.

En attendant, les propositions de tournages et de coproductions abondent. Mais les occasions de gagner beaucoup d'argent ne lui suffisent pas. Ni les promesses de voyages : le risque d'ennui est trop grand du point de vue artistique. Née à Gorki, l'ancienne Nijni-Novgorod, sur les bords de la Volga, elle ne rêve que de revenir à Paris : c'est un effet de sa « mémoire génétique ». A Notre-Dame, enlaçant un pilier, elle a rêpété son souhait tout en exprimant un violent besoin de « crier d'émotion ».



Nadia Popova : Sans rancune ni esprit de vengeance.

— CRÉTEIL —

Cinéma au féminin

Les femmes passent derrière la caméra : cent quarante-cinq films programmés au Festival de la maison des arts aux cinémas du Palais.

Le douzième Festival international de films de femmes de Créteil et du Val-de-Marne s'ouvre vendredi 23 mars à 21 heures à la Maison des Arts de Créteil avec un grand film surprise en présence des réalisatrices de la compétition et des membres du jury. Il se déroule cette année jusqu'au 1^{er} avril, jour de la

remise des prix et de la projection des films primés, sous le thème de « l'Avenir métis » afin d'illustrer la volonté de favoriser des rencontres pluriculturelles. Les 145 films programmés, incluant les courts métrages et les reportages, seront projetés dans sept salles de la Maison des Arts, des Cinémas du Palais et de la Lucarne.

Le cœur du festival est constitué par 53 films encore jamais vus en France, réalisés depuis moins de deux ans par des femmes venues de plus de trente pays différents, répartis en trois compétitions : un prix du jury et un prix du public, remis à l'un des douze longs métrages de fiction ; un prix de l'Association des femmes journalistes et un prix du public à l'un des treize longs métrages documentaires ; trois prix du public décernés au meilleur court métrage français, européen et étranger parmi une sélection de 28 courts métrages.

Les autres sections du festival présentent en première mondiale le regard politique des cinéastes latino-américaines, en nouveauté les témoignages des femmes reporters et grands reporters d'hier et d'aujourd'hui, les œuvres de deux réalisatrices très British des années 50 Muriel Box et Wendy Toye, sans oublier le clin d'œil aux pays de l'Est avec des films soviétiques et polonais.

A cela s'ajoute « Graine de cinéphage », un programme spécial proposé cette année aux enfants et aux adolescents : les neuf films seront soumis au jugement d'un prix du jeune public.

Le programme complet du festival est disponible dans les lieux de projection ou en téléphonant à la Maison des Arts de Créteil au 49.80.38.98.

Prix des places : 35 francs, tarif réduit 26 francs. Abonnement 5 films : 130 F, 10 films : 200 F. Tarif cinéphage : 12 F pour les moins de 18 ans.



« Le panorama » est une sélection de quinze films distribués en France en 1989, mais restés peu de temps à l'affiche ou diffusés dans peu de salles, rarement en province. Le film d'Euzhan Palcy « Une saison blanche et sèche » en fait partie et sera au programme du festival.

Autour des projections seront organisées des rencontres avec les réalisatrices et leurs équipes.

Parallèlement, dix-huit artistes plasticiens de renommée internationale transforment l'espace urbain de Créteil à l'occasion du Festival de films de femmes, en exposant leurs œuvres en plein-air autour de la Maison des Arts, des cinémas du Palais et de la Lucarne.

La conception et l'élaboration du projet ont été menées par Frantz Spath, artiste peintre et sculpteur.

Sandrine Sicsic